

## Conclusion du colloque *D'où viennent les Montbrisonnais ?*

### *Tout homme a deux patries...*

Claude Latta

Il est toujours difficile de conclure un colloque <sup>1</sup>, surtout après un aussi grand nombre de communications et plus de quatre heures pendant lesquels les auditeurs ont été particulièrement attentifs.

Je voudrais d'abord rappeler que le Centre social fête cette année son 40<sup>e</sup> anniversaire : nous avons en effet une longue histoire derrière nous. Je vois d'ailleurs comme un symbole la présence, au premier rang de cette assemblée, à la fois de Joël Jallon, le président actuel du Centre social et de Marcel Jourdy, qui en fut le premier président, de 1973 à 1977, dans une période où ce n'était pas facile.

Le sujet de ce colloque a été choisi - à l'initiative de Maurice Damon - pour s'insérer dans le cadre de la célébration du 40<sup>e</sup> anniversaire du Centre social. « D'où viennent les Montbrisonnais ? » : cela veut dire, bien sûr, qu'ils ne viennent pas seulement de Montbrison. Dans cette maison qui pratique l'ouverture ce sujet allait un peu de soi, tant il est vrai, on l'a vu avec la communication de Michelle Bouteille, qu'il n'y a pas de « vrais Montbrisonnais » - on entend parfois cette expression - et qu'ils viennent aujourd'hui de Montbrison bien sûr, mais aussi de la Loire, de toute la France et, même, de toutes les régions du monde. J'ai entendu au cours des communications de cet après-midi les expressions de « petite France » (Richard Bouligaud) pour signifier que l'histoire de l'immigration à Montbrison correspondait à peu près à celle de l'immigration en France et l'expression de « village du monde » (Jo Barou) pour évoquer la multitude des origines des Montbrisonnais

Une petite anecdote aussi pour commencer : nous avons accueilli pendant une semaine à Montbrison, Danièle et moi, il y a une vingtaine d'années, une jeune historienne américaine, Susan Boynton, qui était venue étudier les livres d'heures médiévaux qui étaient au musée d'Allard. Elle habitait à Lyon pendant l'année universitaire et elle était très étonnée que des gens dont la famille était à Lyon depuis deux ou trois générations disent « mais je suis pas de Lyon » en se référant à la région d'origine de leur famille. Elle disait : « mais nous, même si on n'habite à New-York que depuis quelques mois, on dit : je suis de New-York ». Ainsi le regard des autres aide-t-il toujours à se comprendre. On pourrait dire après ce colloque : si on habite à Montbrison, on est de Montbrison. La deuxième communication de Maurice Damon - sur les Auvergnats - nous a d'ailleurs rappelé que l'on est toujours « l'immigré de quelqu'un », celui dont un accent « donne des couleurs à la langue » (Jo Barou)... Ces immigrés auvergnats étaient les « pauvres » de l'époque : lorsque, pendant les famines de 1693-1694 et de 1709 on trouvait mort dans la rue un « pauvre inconnu » on mettait dans le registre paroissial « un pauvre Auvergnat dont on connaît pas le nom ».

Je voudrais insister d'abord sur la richesse des études qui nous ont été présentées : les rameaux de « l'arbre aux huit couleurs » de Michelle Bouteille - un arbre réalisé grâce à une enquête faite auprès des élèves des classes primaires de Montbrison - nous a montré l'importance des brassages de population dans la France d'aujourd'hui. D'ailleurs les populations urbaines ont toujours été brassées par l'histoire et c'est bien à tort que nous nous imaginons parfois que des civilisations ou des sociétés aient pu être « immobiles ». La communication de Richard Bouligaud a mis l'histoire démographique de Montbrison en perspective dans notre histoire nationale et dans celle de tous ces étrangers qui ont fait la France. La première communication de Maurice Damon nous avait expliqué la formation de la population de Montbrison. Quant à Jo Barou, il nous a parlé, avec clarté et minutie, de l'histoire des étrangers à Montbrison, en citant des noms qui font revivre les hommes : quand quelqu'un est nommé, quelque part il revit. Les Auvergnats viennent de revivre aussi, mais on a vu aussi que les Foréziens allaient en Auvergne, par exemple au bal à Champetières pour y trouver des filles à marier. Et il serait intéressant de savoir si des Montbrisonnais sont allés s'installer à Ambert... Toutes les études que nous avons entendues ont eu la rigueur que donne la fréquentation des archives et des statistiques de l'INSEE et, derrière les résultats qu'elles permettent, il y a souvent de longs et fastidieux comptages et dépouillements de documents, un travail important qui n'avait jamais été fait.

Les témoignages ont été aussi extrêmement riches : là, on est vraiment dans l'humain, dans la pâte humaine, avec d'émouvants « récits de vie » et même des objets comme la charrette sicilienne - miniature - apportée par Angelo Meli et la guimbarde - un instrument de musique - de l'arrière-grand-père de Daniel Allezina.

---

<sup>1</sup> Cette conclusion, faite oralement à partir de notes prises pendant le colloque, a été mise en forme ensuite avec quelques ajouts.

Il était intéressant de voir, à travers ces témoignages personnels et familiaux, comment se fait l'intégration :

- Elle se fait d'abord par le travail : on arrive en France pour travailler. On arrive parfois clandestinement - « le camion » qui transportait, par exemple, les Portugais évoqués par Marie-Céleste Jay-Gonçalvès ou le passage clandestin de la frontière tenté à plusieurs reprises par le père d'Angelo Meli. Les ancêtres de Daniel Allezina sont plâtriers lorsqu'ils arrivent en France et s'installent bientôt à leur compte. Mais, au début, on accepte n'importe quel travail - même « au noir » comme Hassan Abou Hadi au début de son séjour. Aujourd'hui, d'ailleurs, c'est la plaie du chômage qui brouille les repères et est un obstacle à l'intégration parce que ce sont les crises qui génèrent le populisme et les replis communautaires.

- L'intégration se fait aussi par la famille : on a des enfants puis des petits-enfants en France qui vont à l'école, qui apprennent le français, qui ont des amis français. On reste en France parce qu'on s'y est marié. « J'ai suivi mon cœur » a dit Paul Hussein Taner.

- L'intégration se fait aussi - et se nomme - par la naturalisation et même parfois par l'adoption d'un prénom français. L'intervention de Richard Bouligaud nous a montré que les vagues des immigrants se sont succédé mais que finalement le pourcentage des étrangers était resté à peu près constant : parce que progressivement la France a naturalisé ses enfants adoptés qu'elle n'aime pas moins que les autres.

- L'intégration se fait aussi par la religion - les petits Italiens allaient au catéchisme et au patronage ; par les groupes folkloriques portugais ou... auvergnats (à Montbrison, les Portugais ont été nombreux dans le groupe Gergovia) ; dans les associations d'originaires qui aident leurs compatriotes à s'adapter ou à trouver du travail.

Enfin en histoire, c'est le temps, c'est la durée qui fait évoluer les choses. Pas d'histoire ni d'historiens sans la durée. C'est notre matière première, avec les hommes, bien sûr. Le temps fait qu'un immigré qui s'était dit « un jour je rentrerai au pays », finalement reste en France : comment être désormais loin de ses petits-enfants ? Il y a d'ailleurs du déchirement dans cette histoire : on est italien ou d'origine italienne en France - et parfois les gens le rappellent - et, en même temps considéré comme français en Italie, celui qui est parti. On peut remplacer naturellement dans ma phrase le nom d'Italien par celui d'une autre nationalité.

Avoir une double culture, c'est donc à la fois un déchirement mais aussi une richesse dont nous profitons. Et puis, d'autres questions sont une interpellation sur l'identité : où prend-on sa retraite ? Où passe-t-on ses vacances ? Où, plus tard, se fera-t-on enterrer ? Les enfants, les petits-enfants parlent-ils encore la langue d'origine ? Dans quelle langue sont exprimées intérieurement les pensées - ou les rêves ?

Bien sûr, on garde le souvenir de ses origines, de son pays - Marie-Céleste a dit « mon pays » quand elle a parlé du Portugal. On est fier de son histoire, on applaudit aux succès de son équipe de football, on apporte sa cuisine et de nombreux plats venus d'ailleurs se sont imposés désormais dans la culture gastronomique française. Le rapport avec son pays d'origine devient un rapport plus sentimental. Mais il dure longtemps : vous avez tous remarqué que Richard Bouligaud, à la fin de son exposé qui était de nature historique, a quand même dit, alors qu'il est né en France, que lui aussi était un « immigré » par ses ancêtres en partie espagnols.

Ces immigrés, ces Français venus d'ailleurs, devenus Foréziens et Montbrisonnais ont participé à notre histoire :

- Par le travail, ils ont contribué à faire la France contemporaine ;

- Par le sang versé, ils ont contribué à la défendre : j'ai vu sur le monument aux morts de Saint-Romain-le-Puy, les noms italiens des ouvriers verriers ou de leurs fils ; j'ai vu l'année dernière en Alsace, à Sigolsheim, les tombes de centaines de soldats maghrébins morts pour la France dans la bataille de Colmar. Et j'ai de l'admiration pour l'immigré arménien Missak Manouchian, responsable des FTP-MOI, héros de la Résistance, mort pour la France.

Au Centre social, ces Montbrisonnais, d'origine étrangère ou ayant encore leur nationalité, ont eu la parole. Ils nous ont donné leur témoignage. L'un d'eux, qui a été mon collègue au lycée, Angelo Meli, m'a dit le lendemain, en parlant du colloque : « Hier soir, j'étais heureux. » Cette phrase est notre meilleure récompense.

Encore un mot : le savant Benjamin Franklin, ambassadeur des *Insurgents* américains à la cour de France, avait dit : « Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France <sup>2</sup>. » Ce n'est pas faire preuve de nationalisme que de citer cette phrase. L'Américain Benjamin Franklin voulait ainsi remercier la France de son aide mais aussi simplement dire qu'elle porte un certain nombre de valeurs - à l'époque, celles des « Lumières » qui vont être celles de la Révolution. Le monde nous respecte et nous aime parce que nous les avons portées dans l'Histoire.

---

<sup>2</sup> La phrase est aussi attribuée à Thomas Jefferson après la victoire de Yorktown (1781) au cours de laquelle avaient combattu, au côté des *Insurgents*, des soldats français.